

# JE ME SOUVIENS

De Boris Cyrulnik.

UN TOUT PETIT LIVRE... 83 PAGES...

C'est un tout petit livre, 83 pages, et cependant il m'a marquée. Quand Alice m'a demandé si je voulais bien parler "d'un petit livre", je n'ai pas hésité. Cet opuscule que je venais de terminer m'avait interpellée, comme on dit. Je pensais qu'il pouvait aussi toucher de nombreux lecteurs. Aussitôt lu, j'avais dit à certains de mes proches, "Lis-le, tu verras, c'est formidable". J'avais eu tout de suite envie de faire partager *Je me souviens*, car tel est son titre.

Son intérêt tient autant au sujet qu'à la personnalité de l'auteur, Boris Cyrulnik, dont le style est tout à la fois sobre, presque minimaliste, mais également bouleversant de sincérité et d'honnêteté.

L'intitulé *Je me souviens*, récit autobiographique, renvoie à une série d'œuvres littéraires évoquant les "souvenirs d'enfance", témoignages vécus dont la poésie, les charmes et les drames peuvent éveiller, réveiller, chez chacun d'entre nous, tel ou tel aspect de la jeunesse. Tel souvenir ou telle absence de souvenir. Que l'on songe aux textes de Georges Sand ou à ceux d'Ernest Renan, à ceux de Marcel Pagnol, ou, plus proches de nous, ceux de Nathalie Sarraute, Georges Perec ou encore Annie Ernaux, et l'on retrouve, l'on revit, une certaine part d'une enfance qui ressemblerait à la sienne.

La place qu'occupe ce document de 83 pages

dans le parcours éditorial de leur auteur ajoute à l'effet de surprise que procurent ces souvenirs d'enfance-là. Il s'agit en effet du vingtième ouvrage d'un auteur jusque là plus connu pour ses "essais", parus chez Odile Jacob, et dont plusieurs ont remporté de grands succès, qu'il s'agisse d'*Un merveilleux malheur* (1999) ou des *Vilains Petits Canards* (2001), que pour ses "mémoires" ou autres romans.

Ces deux ouvrages illustrent et développent un concept qui, depuis, a fait florès, celui de "résilience". Le terme, à l'origine, appartient au vocabulaire de la physique et désigne la propriété d'un corps à reprendre sa forme après avoir subi un choc, terme que les Anglo-Saxons ont repris au XX<sup>e</sup> siècle, sous le vocable de *resiliency* pour décrire une qualité qui serait "typiquement américaine", à savoir la capacité de s'adapter à la réalité, de rebondir après avoir subi un traumatisme ou encore de mobiliser des défenses efficaces contre les agressions venues du monde extérieur.

Nous allons voir que l'histoire, l'enfance de Boris Cyrulnik, sa vie, sa survie pendant la Seconde Guerre mondiale sont à cet égard exemplaires.

Pourtant, c'est la première fois que, à soixante-treize ans, à la fois neurologue, psychiatre, psychanalyste et éthologue (cet art de décrypter les comportements humains à la lumière des conduites des animaux), celui-ci ose employer le "Je" pour raconter sa dramatique enfance, la première fois qu'il ose l'écrire. Jusqu'à présent, seul le "Il" de cas cliniques, ou divers pré-noms,

comme celui d'un certain "Michel", prêtre-nom en quelque sorte, illustraient ses propos sur la résilience.

"Boris", lui, naît en 1937, à Bordeaux, dans une famille juive d'origine polonaise. Durant l'Occupation, son père, ébéniste de métier, s'engage dans la Légion étrangère. Blessé au combat, puis arrêté en 1942, il est déporté vers Auschwitz, comme le sera en 1943 sa mère qui, elle, s'est engagée dans la Résistance. Peu avant son arrestation, celle-ci confie son fils qui n'a que cinq ans à l'Assistance publique. Recueilli par une institutrice, il est ensuite caché durant un an par la mère de celle-ci. A la suite d'une dénonciation, en janvier 1944, il est à son tour arrêté lors d'une rafle et conduit dans une synagogue où il se cache dans les toilettes et réussit à s'enfuir, échappant ainsi à la déportation et à une mort certaine.

Une fois encore, il est recueilli par une infirmière puis placé, sous le nom de "Jean Laborde", nom qu'on lui attribue avant que lui-même ne se raconte sous un autre prénom d'emprunt, comme garçon de ferme, jusqu'à la Libération. Ses parents mourront en déportation et c'est une tante, Dora, qui l'élèvera, à Paris.

Lorsque l'on parcourt ce bref récit des premières années de la vie de Boris Cyrulnik, on devine tout de suite comment son expérience personnelle a pu, par la suite, nourrir son travail scientifique et alimenter le concept de résilience.

La capacité de rebondir semblerait ne pas appartenir aux seuls Américains, "découvreurs" de cette aptitude. Dans ses ouvrages, l'auteur évoquera ces enfants "*malmenés par la vie et la guerre de Quarante*" et qui, dans certaines conditions (qu'il étudiera), malgré les épreuves "*s'en étaient sortis*". C'est ainsi que dans *Un merveilleux malheur* il raconte "les stratégies de

survie" d'un certain "Michel", enfant juif durant la seconde guerre mondiale.

"Boris" écrit "il", raconte comment "il, Michel"... "Il", la troisième personne... Et puis soudain, "*ça fait soixante-quatre ans que je n'ai rien pu dire, c'est la première fois que je le fais*", avoue-t-il dans son livre paru au printemps dernier. Et, enfin, il parle "en direct" de sa propre histoire. "*Pendant très longtemps*", commente-t-il, "*j'ai renié cette partie de mon histoire*". Il refusait de regarder en arrière. Trop mortifère! "*C'était*", ajoute-t-il, "*un mécanisme de défense très efficace, mais très coûteux*". Le prix à payer en étant de rester seul avec la mémoire de cette enfance pourchassée, "fracassée", comme il l'écrira lui-même.

Jusqu'au jour où, en septembre 2008, grâce à la complicité d'un de ses amis, originaire de la région bordelaise et avec lequel il avait fait ses études de médecine, il se penche sur son passé, retourne sur les lieux de son enfance. A partir de ce moment, il va "*faire de l'archéologie sur lui-même*", confronter sa "*représentation du passé, ces morceaux de vérité que l'on arrange, la légende de ses souvenirs*", les images conservées dans sa mémoire avec la réalité qu'il découvre. Il retrouve, raconte certains faits cruels, dramatiques et note, observe, l'absence apparente d'émotions mémorisées en rapport avec les épreuves vécues. Il revoit sa propre histoire avec les yeux d'un enfant qui, par exemple, regarde monter et descendre la glotte du soldat venu l'arrêter plutôt que de sangloter comme le fait son compagnon d'infortune. "*Je n'ai aucun souvenir d'angoisse*", précise-t-il.

A l'inverse, parfois, il enregistre "*un détail que je perçois et qui... toc !... fait revenir le passé. Et survient alors l'émotion provoquée par le retour du souvenir...*". L'émotion enfouie. Un rai de lumière, entre les poutres d'une grange, et il réalise : "*J'ai donc vécu ici !*", dans cette grange-là, et aussitôt tous les détails reviennent, "*la paille où je dormais avec "Le Grand", celui qui*

*m'appelait "Pitchoun". C'était ma chambre. Je me rappelle très bien le rai de lumière".*

Le miracle de ce livre, c'est que l'on assiste en même temps au retour *in vivo* des images du passé et à l'analyse des souvenirs mémorisés, dans un va-et-vient incessant entre la description du réel, ce qu'il voit et découvre, et cette "*légende du souvenir*" élaborée pour aller de l'avant, vivre, stratégie de survie. Sans se retourner.

Dans l'épisode de son évasion hors de la synagogue où ont été enfermés les Juifs de tous âges, l'auteur donne les clés qui lui ont permis de "s'en sortir", d'échapper à la déportation. "*On me dit souvent, tout ça c'est par ce que tu avais un bon tempérament*".

Peut-être, et c'est une première clé : "*Ma mère m'a certainement transmis quelque chose de cette sécurité*", premier attachement sûr qui, lorsqu'il existe, devient socle et tremplin d'une possibilité à venir, de vivre, survivre. Ainsi, écrit-t-il, "*lorsque je suis arrivé ici, à la synagogue, en ce jour de janvier 1944, j'étais très gai*". Le tempérament, explique-t-il, c'est l'apprentissage d'un style de relation... une sorte de "goût", c'est "le goût du monde" que l'on acquiert très tôt dans la vie... Il y en a qui goûtent le monde de manière amère, d'autres de manière sucrée... Ce "*goût du monde, empreinte précoce, explique nos réactions souriantes ou méfiantes, intellectuelles ou désespérées...*".

Premier atout donc du "résilient", cette ouverture au monde, cette aptitude à la curiosité, cette prédisposition à la gaîté. Pour mieux apprivoiser son entourage, le petit Boris s'essaie à faire rire... A la synagogue, raconte-t-il, "*je faisais le pitre*". Pour distraire l'attention et

ainsi mieux observer ce qui se passait.

Deuxième clé, "*pour déclencher le "processus résilient"*", c'est l'insoumission. Enfermé dans la synagogue, le petit garçon ne se laisse pas agréger aux autres enfants regroupés autour du lait Nestlé. Je devais avoir "*déjà le goût (sucré ?) de la désobéissance...*". J'étais "*rebelle*", ce qui signifie non pas s'opposer à tout mais "*se déterminer par rapport à soi*". "*Je furetais partout pour trouver des solutions*". Et, s'il a réussi à s'échapper, alors qu'il avait tout juste sept ans, c'est qu'il a imaginé d'aller se cacher dans les toilettes, d'une manière tout à fait ingénieuse : "*Je me suis coincé sous le plafond, en appuyant les pieds sur la paroi, et le dos sur le mur d'en face parce que les box étaient très étroits. Et quand les soldats ou la Gestapo vérifiaient que les toilettes étaient vides, aucun n'a pensé à lever la tête*".

Le refus de la résignation, "*il y a toujours une solution*", tel est le troisième précepte du résilient, faire face, saisir les opportunités, fabriquer les occasions, observer, chercher, imaginer comment "s'en sortir". Dans la vie, ce n'est bien sûr pas toujours possible, reconnaît l'auteur. Mais, "*ce jour-là*", conclut-il, "*oui, on peut dire que j'ai eu de la chance. Mais je l'ai provoquée, je l'ai fait sourire, la chance... et elle m'a souri*".

Et aujourd'hui, Boris Cyrulnik, qui le raconte en 83 pages, n'est plus désormais "*seul au monde avec (son) fracas intérieur, (sa) blessure invraisemblable*".

**Catherine BERGERON.**

*JE ME SOUVIENS de Boris Cyrulnik*  
Edition Odile Jacob poches. 83 pages. 5,90 €